



Le Concours de Claire Simon

CLAIRE SIMON
JEFF NICHOLS
JOSÉ LUIS GUERIN
CINÉMA CORÉEN



ACTUALITÉ



L'entrée du concours

Comme son enthousiasmant documentaire choral sur le Bois de Vincennes sorti l'an passé (*Le Bois dont les rêves sont faits*) *Le Concours* qui suit candidats et jurés lors des différentes étapes du concours d'entrée de la Femis la prestigieuse école de cinéma française nous a incités à reprendre le dialogue avec Claire Simon. Après un premier entretien avec Elise Domenach et Laetitia Mikles (n° 585, novembre 2009) la cinéaste revient sur ses méthodes de tournage, la volonté d'instaurer une relation cinématographique avec les gens qu'elle veut filmer et la nécessité d'adapter sa mise en scène à chacun de ses projets. On entend ainsi Claire Simon qui tient aussi sa caméra s'adresser *off* à ses interlocuteurs dans *Le Bois*, alors qu'elle reste témoin muet des échanges du *Concours*. Le rapprochement de ses deux derniers films montre en outre comment le documentaire, dans sa recherche de vérité finit par transcrire du rêve celui d'intégrer le temple du cinéma ou de retrouver une part de son enfance dans un bois situé au cœur d'une grande métropole.



Le Concours

Agréable inceste

FABIEN BAUMANN



Un documentariste lambda te-nous-vous aurait scénarisé cela fissa : le frétillement enthousiasme initial des candidats, la ruche qui bourdonne, le stress qui monte, les épreuves qui se succèdent, des sympathies et antipathies qui s'instaurent, elle qui passe les écrits mais lui pas, cris, pleurs et tapes dans les mains, et puis tout au bout le grand oral cruel pour telle brave fille méritante, l'échec justifié de l'inévitable pédant qui jouerait le méchant, mais le happy end pour quelques uns, car c'est obligé : il y aura des admis.

Parce que Claire Simon surprend toujours par la proximité ou la distance qu'elle instaure avec son sujet, qu'elle œuvre dans le réel ou dans l'imaginaire, le plan d'ouverture du *Concours* installe un

tout autre dispositif. Depuis l'intérieur de la Fémis, nous voyons les postulants aux concours patienter devant la grille. Elle s'ouvre. Timidement, ils entrent. Le film « parle » ainsi depuis le cœur même de la grande école de cinéma parisienne. La caméra s'y trouve d'emblée posée ; elle invite à y prendre place un spectateur complice et flatté. Il ne s'identifiera jamais aux jeunes étudiants qui espèrent devenir cinéastes, scénaristes, producteurs, distributeurs ou techniciens confirmés, mais toujours aux examinateurs professionnels chargés de faire le tri parmi eux. D'un bout à l'autre, les candidats resteront filmés au seuil de l'école, dans la cour de la rue Francœur, dans quelques patios extérieurs où ils trompent leur attente sans guère se parler, plus souvent encore à travers les vitres où sont scotchées les listes des admissibles qu'ils observent ou photographient en vitesse. Loin de Pascale Ferran à l'époque de *L'Âge des possibles* (1995), Claire Simon ne scrute pas la nouvelle génération qui s'annonce ; elle suit les spasmes et contractions de la parturiente.

Un trouble naît vite, engendré par la confusion des genres que la Fémis entretient sciemment. Quel plus parfait symbole de l'élitisme intransigeant qu'un concours auquel aspirent plus d'un millier de jeunes gens déjà diplômés ailleurs, mais qui n'offre à l'admission suprême qu'une trentaine de places ? Pourtant, le rejet et l'exclusion qui sont le principe même de l'entreprise, comme la violence intime et les blessures narcissiques qui en découleront, semblent niés par le petit monde bienveillant, bienpensant, accueillant de l'institution. Aux étudiants qui ont terminé les premiers la grande épreuve écrite, des assesseurs à l'écoute demandent « comment ça s'est passé ». Question absurde. La réponse distraite qui leur est bougonnée n'a d'ailleurs pas l'ombre d'une importance. Ce qui compte uniquement, c'est la copie que les étudiants remettent. La mise en scène de Claire Simon reproduit avec une pointe d'ironie cette inversion des rôles. Des correcteurs corrigent, mais sont eux-mêmes repris par un jury de plus haute envergure. Les premiers, installés dans les fauteuils qu'occupaient quelques plans plus tôt les étudiants, doivent défendre à l'oral, devant les hiérarques de l'école à l'estraade, les écrits qu'ils ont le mieux notés... Très vite, la double structure narrative du *Concours* prend donc forme : bien sûr, les oraux successifs jalonnent l'avancée des candidats vers l'admission ; mais l'enjeu du film n'est pas leur réussite : c'est celle de la Fémis à trouver un mode d'évaluation et de sélection efficient.

Que filme Claire Simon lors des oraux par spécialités ? Moins les étudiants que les jurés qui interrogent, parfois s'agacent, souvent s'amuse. « Je l'ai entendue se masturber devant ses rushes avec les *Notes sur le cinématographe* de Bresson dans la main ! » s'irrite une examinatrice riieuse, si fraîche qu'on la prend d'abord pour une étudiante. C'est tout le cinéma français, plutôt sympa, qui semble défilé là. Il veut transmettre plus que sanctionner,



Le jury du grand oral

partager plus que trancher, ne cherche pas à juger les candidats mais à libérer leur potentiel. Le spectateur se régale, parce qu'il ne devrait pas être là, parce qu'il ne peut s'empêcher de se sentir juré lui aussi... Dis donc, cette étudiante incapable de citer le moindre film qu'elle aime, tout de même... Et celui-ci qui se perd parmi les personnages du script qu'il a écrit... Mais la charmante petite Narbonnaise à accent ! Chaque oral multiplie les projections : projection du candidat invité à s'inventer un futur dans le métier, projection des jurés qui l'imaginent passer quelques années à l'école, puis faire carrière ou pas... Projection statistique aussi : il faudrait idéalement choisir des banlieusards et des provinciaux, toutes les couleurs de peau, et puis, « pour faire plaisir à Patricia et Sylvie, des pauvres ! » plaisante une examinatrice. Mais on sent ici une forte envie de donner, là un joli désir d'apprendre, et c'est assez enthousiasmant.

Comment projeter néanmoins une autre ombre que la sienne ? Les grands oraux finaux dégagent un sentiment plus dérangeant. Par leur absence fallacieuse de cruauté. De même que Claire Simon, indulgente, laissait hors champ le candidat qui pataugeait dans son propre scénario, les jurés ne brusquent pas les prétendants à l'admission, ne les déstabilisent jamais, les contredisent à peine, quand, dans chaque grande école, l'épreuve terminale a souvent cette fonction. Or Madame Lætitia Masson et Monsieur Olivier Ducastel, qui président le jury, ne semblent pas vouloir projeter cette image d'eux-mêmes. Plus tôt, en deux plans glaciaux et distants, on voyait le petit personnel de la Fémis répondre au téléphone à des étudiants que non, désolé, leur nom ne figurait pas sur la liste des admissibles. L'échec, il fallait le cacher. Les voix déçues, on ne les entendait pas. Le sale boulot de dire le refus, on le confie aux standardistes, pas aux belles gens de cinéma. Le jury final sourira donc volontiers, aimable et compétent à souhait. Chaque membre joue à se présenter soi-même aux postulants, perpétuant le mélange trompeur entre examinateur et examiné. Mais il faudra bien écarter, pourtant. Dans les débats postérieurs à l'entretien, la quête de la diversité, de l'hétérogénéité revient sans cesse. On voudrait de préférence

un jeune qui ne soit pas issu de la bourgeoisie intellectuelle, qui sente le travail et la province. Mais ce choix iconoclaste frise parfois la caricature. Parce qu'on est parisien, parce qu'on est du cinéma, on ne veut pas se donner l'air d'adoubé sa propre classe sociale et culturelle. Malins, les étudiants n'en jouent pas, bien prompts à souligner un passé de barman ou une amitié juvénile avec un vieux projectionniste associatif ? Et puis comment la Fémis pourrait-elle échapper à l'adoubement ? En amont, l'école, en confiant la coprésidence du jury à Masson et Ducastel plutôt qu'à Louis Leterrier (*Le Transporteur*) et Philippe de Chauveron (*Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?*), a déjà invité à la reproduction du même. En aval, Claire Simon, à sa table de montage, a dû, elle aussi, privilégier telle prestance atypique, écarter tel diplômé de Sciences Po compétent mais fade... Et puis il y a la séduction. Il est clair qu'un beau brun ou une jolie blonde charme aussi par son regard, son naturel, voire sa maladresse... Le jury comme la caméra.

D'où l'impression finale gênante, malgré l'infinité des précautions prises, d'un agréable inceste. Papas et mamans se sont choisis des doubles juvéniles qui leur plaisent beaucoup, et qui le savent. Les heureux élus défilent à la fin pour des photos individuelles. « Je fais quoi ? » demande l'un d'eux, prêt jouer la nouvelle comédie qu'on lui suggérera. « Bah... rien, répond le photographe. Ce sont des portraits d'identité. » Implacable, Claire Simon a pris le temps de clore son film en rompant le dispositif filmique installé en ouverture. Jurés et jugés posent ensemble pour la photo souvenir, indistinctement, tous mélangés, face à l'école. Il n'y plus de grille, plus de vitres. Il n'y a plus qu'un seul écran. Eux dedans, et nous devant. ■



Le panneau du concours

LE CONCOURS

France (2016) 1 h 59

Réalisation, scénario et image Claire Simon

Son Olivier Hespel Montage : Luc Forveille

Production Arnaud Dommerc, Belinda Leduc

Cie de production Andolji

Distribution Sophie Dulac Distribution

Voir aussi Positif n° 669, Venise 2016, p 30

Sortie le 8 février